

SAMUEL ARCHIBALD

Saint-André- de-l'Épouvante

théâtre



LE QUARTANIER

Le Quartanier Éditeur
C.P. 47550, CSP Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2S 2S8
www.lequartanier.com

*Pour Dominique, Isabelle et Louise.
Trois visages de Loulou.*

Personnages

LOULOU : la barmaid primordiale. Elle connaît toutes les histoires. Elle a l'âge qu'on veut, mais pas trop jeune.

RÉNALD : l'homme-enfant et un peu l'idiote du village. La trentaine informe, avec un K-Way bleu et des bottes de pluie.

MARTIAL : le policier le moins décoré du Québec. L'humeur instable et les cheveux blancs.

MARIO : l'homme à tout faire. Pourrait être le fils de Martial. Beau bonhomme fatigué.

LE GARS DE LA VILLE : un inconnu surpris par la tempête. On ne sait pas trop comment il s'appelle. Il n'est pas de par ici.

Prologue

La tempête

Ça fait deux jours qu'il mouille et les bêtes à l'étable s'ébrouent comme à l'approche des grands cataclysmes, au temps du déluge ou du glissement de terrain à Saint-Jean-Vianney. À Saint-André, au bas de la côte à pic où les chevaux apeurés brisaient jadis leurs attelages, il y a le bar-salon Le Cristal, l'endroit idéal pour siroter une bière et se donner le courage de repartir sous le tonnerre et les éclairs. Au début, on est dans le noir et on entend seulement les voix de Rénaud, l'écorché vif, et de Loulou, la barmaid.

RÉNALD — Loulou, j'ai peur.

LOULOU — Inquiète-toi pas. Il faut juste qu'on allume le vieux fanal. Il marche encore, mon mari l'a toujours entretenu.

RÉNALD — Passe-moi la fashfly.

LOULOU, *rieuse* — La v'là, ta fashfly.

Un faisceau de lumière déchire la pénombre.

LOULOU — Es-tu correct?

RÉNALD — Oui, je l'ai.

Le grand fanal au-dessus d'eux s'allume, dessinant une grande zone de lumière dans les ténèbres.

LOULOU — Comme ça.

RÉNALD, *le visage encore agité de tics* — C'est mieux de même.

Il y a un court silence.

RÉNALD — Loulou. Faudrait que j'aille aux toilettes.

LOULOU, *gentiment excédée* — Bin prends ta fashfly pis vas-y, Réнал. J'irai pas te la tenir certain.

RÉNALD, *rieur* — Oui, c'est sûr. Je reviens.

Rénald disparaît. Entre Mario, à peine éclairé par le halo du fanal. Il a le manteau détrempé encore levé au-dessus de la tête.

MARIO — Loulou?

LOULOU, *en s'approchant de lui* — C'est-tu Mario, ça?

MARIO — Oui, c'est moi. J'ai croisé Martial sur le chemin. Il m'a demandé de venir te trouver. Qu'est-ce qu'y a?

LOULOU — Réналd est ici.

MARIO, *intrigué* — Réналd Cantin?

LOULOU — Oui. Ça fait trois heures qu'il est là. Il me commande des Seven-Up grenadine pis il paie en dix cennes. Il veut pas me dire pourquoi il colle icitte, pis il veut pas s'en aller chez eux.

MARIO — Il a-tu le droit d'être dans un bar?

LOULOU — Il vient jamais sans son père, d'habitude.

MARIO — Pis là, il est où?

LOULOU, *baissant encore un peu le ton* — Aux toilettes. Je trouve qu'il a pas l'air bien.

Arrive Rénald, sortant des toilettes. Il apparaît agité et très nerveux.

RÉNALD — Heille, salut Mario.

Ils se serrent la main.

MARIO — Comment ça va?

RÉNALD — Ça va bien, ça va bien. Sauf qu'il est après en tomber une sincère.

Rénald se rassoit à sa table. Il sort un couteau de chasse un peu trop gros pour gosser un bout de bois, nerveusement, en mettant les éclisses arrachées dans un cendrier.

MARIO — Oui, monsieur. Je voyais plus ni ciel ni terre, sur le chemin.

RÉNALD, *riant trop fort* — Parle-moi-z-en pas, je suis venu en bécik.

MARIO — Ton père est pas avec toi?

RÉNALD — Mes parents sont au chalet. Ils ont décidé que j'étais assez grand pour me garder tout seul en fin de semaine.

Rénald pousse un autre éclat de rire déplacé.

MARIO — Ah bon.

Mario s'assoit avec lui.

LOULOU, à Mario — On te voit pas souvent à Saint-André.

MARIO — Je travaille pas mal de l'autre bord du lac depuis cinq-six ans. Saint-Cœur-de-Marie. Saint-Nazaire. Chus quasiment tout le temps à mon chalet.

RÉNALD — C'est où ton chalet?

MARIO — Sur la rivière Péribonka. Dépassé Lamarque. C'est tranquille.

LOULOU — Plus tranquille qu'icitte? Faut le faire.

MARIO, gêné — Oui.

LOULOU — Ta grande maison reste vide?

MARIO — Je commence à penser à la vendre.

Il y a un silence. Avec grand fracas entrent Martial, l'agent de la SQ, et l'inconnu. Ils sont tous les deux détrempés, mais plutôt rieurs.

MARTIAL, à tous — Soixante-treize aux amateurs!

Il fait quelques pas vers Réonald, qui reste assis, et lui ébouriffe les cheveux, ce qui semble le hérissier.

MARTIAL — Ah bin si c'est pas Briquet Cantin!

RÉONALD — J'haïs ça me faire appeler de même, tu le sais.

MARTIAL — Bah. C'est un surnom affectueux.

L'inconnu reste un peu en retrait.

MARTIAL, marchant vers Mario et le serrant dans ses bras — Ça fait longtemps que je t'ai pas vu, mon chum.

MARIO, *légèrement mal à l'aise* — Quand même, han?

LE GARS DE LA VILLE — Enchanté. Albert.

MARIO, *lui serrant la main* — Moi, c'est Mario.

LOULOU, *à Martial* — Quel bon vent t'amène?

MARTIAL — Un vent de marde, tu veux dire. J'ai ramassé ce monsieur-là sur le chemin. Monsieur...

LE GARS DE LA VILLE — Robert. (*À tous.*) Bonjour.

MARTIAL, *sans le laisser se présenter* — Le pauvre gars est resté en rack à la pluie battante. J'ai essayé de faire venir le towing de Chambord, mais imaginez-vous donc que la rivière a débordé par-dessus le rang. Ça passe pas. Le gars veut même pas essayer avec la remorqueuse par les petits chemins. Il dit que ça défonce de partout.

MARIO — Es-tu après dire qu'on est pognés icitte?

MARTIAL — Pour une secousse en tout cas.

LOULOU — On a perdu les lumières ça fait une heure.

MARTIAL — T'as-tu de la bière pareil?

LOULOU — J'ai de la bière tiède.

MARTIAL, *étouffant un borborygme* — Pas grave, ça, Loulou. La bière chaude, c'est moins dur sur l'estomac. Chez nous, l'hiver, je la fais chauffer un peu sur le poêle.

MARIO, *dégoûté* — On va te prendre deux grosses bières tièdes.

RÉNALD — Apporte-moi la même chose que tantôt. Pendant que t'es debout.

LOULOU — Inquiétez-vous pas, j'en ai mis aussi dans la glace. (*À l'inconnu.*) Vous, monsieur, prendriez-vous petit quelque chose?

L'INCONNU — Je prendrais un old-fashioned.

LOULOU — Oui, monsieur. Ça s'en vient.

MARTIAL, à Mario, tout bas — Un quoi!?

MARIO, rieur — T'es-tu sûre que tu sais faire ça, Loulou?

LOULOU — Inquiète-toi pas. C'est pas parce que le monde icitte boivent juste de la bière que je connais pas mon métier.

Pendant que Loulou leur apporte les bières, les deux hommes s'installent à la même table en enlevant des couches pour les laisser sécher sur le dos de leur chaise.

MARTIAL, à Réналd — Peux-tu croire que ça, c'est juste à marcher du char à venir icitte?

RÉNALD — Moi je suis venu icitte en bécik de chez mes parents, tantôt. Je suis encore tout trempé.

MARIO, à l'inconnu — Qu'est-ce que vous venez faire dans le boutte?

LE GARS DE LA VILLE — Oh, je passais. J'ai de la famille à aller voir en Mauricie. J'essayais d'aller prendre la 155 par les petits chemins pis j'ai brisé mon char plus haut sur le rang. J'avais jamais vu ça. Tout a arrêté en même temps.

MARIO — Ça ressemble à ta strap de timing. C'est-tu un vieux char?

LE GARS DE LA VILLE — Assez, oui.

MARIO — Vous êtes pas rendu. J'espère que c'est pas des affaires urgentes qui vous amenaient là?

LE GARS DE LA VILLE — Assez, oui. Mais je vais prendre mon mal en patience.

Le gars de la ville se tourne vers Rénald. Il tend la main pour se présenter.

LE GARS DE LA VILLE — Moi, c'est Gilbert.

RÉNALD — Enchanté, monsieur. Rénald.

LOULOU — Dix cennes de tip, Rénald? Une chance que j'ai pas fait le voyage juste pour toi.

MARIO — Tu parles d'un casque de bain.

MARTIAL — Voyons Briquet, Loulou travaille pas pour le diable. (*À elle, en sortant plus de monnaie de ses poches.*) Attends, attends. Tiens. Ça ç'a plus d'allure.

MARIO, à *Rénald* — Cré enfant.

Martial suit Loulou jusqu'au bar où ils parlent seuls tous les deux.

MARTIAL — Ça fait combien de temps qu'il est sorti?

LOULOU — De... là-bas?

MARTIAL — Oui.

LOULOU — Six mois.

MARTIAL — Ça se passe-tu bien, à date?

LOULOU — Sa mère dit que oui.

MARTIAL — Sont où, ses parents?

LOULOU — Il dit qu'ils sont au chalet.

MARTIAL — Le crois-tu?

LOULOU — Je trouve ça bizarre.

MARTIAL — Je connais son père depuis trente

ans. Il laisserait pas son fils tout seul pour la fin de semaine six mois après qu'il soit sorti de l'asile.

LOULOU — Ça s'appelle plus des asiles, Martial.

MARTIAL — Je me sacre de comment ça s'appelle. Il est dehors pour une seule raison : parce que le provincial coupe dans les maisons pour les malades comme lui. Tu le sais ce que je pense. C'est en prison qu'ils auraient dû le mettre. Pis ils auraient dû perdre la clé après.

LOULOU — Sois pas trop raide avec lui. Y a quand même été quasiment dix ans chez les fous.

MARTIAL — C'est beau. Mais en attendant, fais quelque chose pour moi, OK? Essaie d'appeler à la maison chez son père. As-tu le numéro du chalet?

LOULOU — Non, mais ma chum Maryse l'aurait peut-être.

MARTIAL — Essaie de le trouver pis appelle aux deux places. J'aimerais ça en avoir le cœur net.

Martial retourne s'asseoir avec les hommes en ramassant un journal sur le comptoir. Loulou, discrètement,

en retrait, passe des coups de fil. Pendant un moment, tout le monde tète sa bière en silence en regardant un peu partout, en s'étirant, en soupirant. Un léger malaise s'installe. Ces gens-là n'ont pas non plus un million de choses à se dire.